

Nunc dimittis. Remarques sur le discours vrai en matière de religion

Vladimir Gradev
Université de Sofia

Abstract

Nunc dimittis: Notes on the true speech in religion

The resignation of pope Benedict XVI may be somewhat framed into a context by retracing the successive steps that have led to such an unexpected decision. The paper goes through the various stages that lead to this event before attempting an « exegesis » of its significance and meaning.

Keywords: Catholicism, authority, conscience, relativism, secularization, Ratzinger, Benedict XVI

Le 11 février 2013 d'une voix très basse mais pas du tout tremblante le pape Benoît XVI annonça en latin aux cardinaux rassemblés en Consistoire qu'il „renonce au ministère d'Evêque de Rome, Successeur de saint Pierre”. En soulignant qu'il avait pris cette décision après avoir examiné sa conscience „à plusieurs reprises” devant Dieu, il exposa brièvement les raisons de sa démission: „dans le monde d'aujourd'hui, sujet à de rapides changements et agité par des questions de grande importance pour la vie de la foi, pour gouverner la barque de saint Pierre et annoncer l'Évangile, la vigueur du corps et de l'esprit est aussi nécessaire, vigueur qui, ces derniers mois, s'est amoindrie en moi d'une telle manière que je dois reconnaître mon incapacité à bien administrer le ministère qui m'a été confié.” (Benedictus PP XVI 2013). D'un côté, c'est le monde qui change de manière vertigineuse et semble tout à fait sourd pour la Bonne nouvelle, de l'autre, sa propre impossibilité, à cause de l'âge et de l'affaiblissement de ses forces, d'être ce Benoît dont l'Eglise a besoin pour tenir debout par vent contraire.

Nomen est omen, dit l'ancien proverbe. Valable *a fortiori* pour les papes qui choisissent eux-mêmes leur *omen*, en donnant avec le nom pris lors de leur élection le leitmotiv de leur pontificat. Le nom choisi par Joseph Ratzinger a démontré sa volonté de continuer l'œuvre de saint Benoît, le patron de l'Europe, le fondateur de l'ordre bénédictin qui a sauvé non seulement la foi, mais aussi la civilisation, pendant les temps ténébreux qui ont suivi la chute de l'Empire romain. Il s'inspirait aussi de ses prédécesseurs qui portaient le même nom: Benoît XV (1914-1922), appelé le pape de la paix pour ses efforts de réconcilier les belligérants pendant la première guerre mondiale, mais surtout Benoît XIV (1740-1758), le premier pape "moderne" qui a fait passer l'Eglise à travers les flots, assez sombres pour elle, des Lumières. Ce Benoît XIV avait reconnu la théorie de Copernic et la science nouvelle, avait autorisé le mariage entre catholiques et non-catholiques, avait utilisé les nouveaux moyens de communication, en établissant la pratique des encycliques (les lettres circulaires que le pape envoie aux évêques) et avait répondu avec esprit à Voltaire qui lui avait dédié de manière moqueuse sa pièce *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète* (voir Voltaire 1880, 384-385 ; Voltaire 1762, 298-301).

Succisa Virescit („élaguée, elle renaît plus vigoureuse»), la devise de l'abbaye de Mont Cassin devrait être aussi dans les pensées de Benoît XVI. En tout cas, comme doyen des cardinaux, il savait mieux que personne quelles étaient les branches sèches ou pourries de l'Eglise qu'il fallait trancher. Bref, tout présageait que, grâce à la pensée noble et l'autorité morale de ce pape, le baromètre chrétien serait de nouveau en hausse. Comme si on assistait à la réalisation de la vision du philosophe MacIntyre qui, un quart du siècle auparavant, avait terminé son *magnum opus* *Après la vertu*, avec le propos suivant : „*We are waiting not for a Godot, but for another—doubtless very different—St. Benedict.*” (MacIntyre 1984, 263)

Mais il est advenu quelque chose d'inattendu. Le pape tout seul, sans pression extérieure, a renoncé au pouvoir suprême qu'un homme peut avoir en ce monde. L'exclusivité de cette démission est renforcée par le fait que, dans l'histoire millénaire de l'Eglise catholique, il n'y a qu'un seul cas précédent de renonciation volontaire. Je dirais que ce qui est

vraiment exceptionnel, à la limite du possible, fascine et inquiète, suscite toutes sortes de réactions et commentaires qu'il dépasse en même temps. La descente du trône papal est un acte exclusivement personnel avec un immense impact sur la plus vieille institution du monde, qui concerne la conception la plus durable du rapport entre le spirituel et le politique dans la culture occidentale. Une décision qui demande d'être comprise, mais qui défie toutefois chaque tentative d'explication. Cette démission est l'un de ces « signes du temps » qui attendent de nous d'y discerner la manifestation de l'Esprit.

Depuis deux mille ans l'Evêque de Rome voit la splendeur et la chute des empires et grandes puissances, survit aux Réformes et aux Révolutions. Sa silhouette blanche se détache de manière pérenne sur le fond de la longue durée de l'histoire. C'est pourquoi l'abdication du 265^e pape ne peut être comprise qu'à partir de la tradition séculaire qu'il a interrompue.

Benoît XVI a mentionné son affaiblissement physique et psychique comme la raison principale de sa démission. Agé et délicat, aimant les chats, la musique classique et la théologie rigoureuse, il avoua devant tout le monde sa fatigue. Il annonça son abdication notamment le 11 février, la fête de la Madone de Lourdes, la patronne des malades. Or, en 2013, l'état physique du pape Benoît semblait généralement bon. Il est vrai que la vieillesse est, comme on dit, une maladie inguérissable, et pourtant, il n'a pas parlé de maladie mortelle, mais des processus physiologiques naturels qui n'étaient accompagnés d'aucun déclin des capacités intellectuelles.

Combien de jeunes s'étaient assis sur le siège papal pendant ces 2000 ans ? Combien étaient en bonne santé ? Qu'en est-il du pape actuel, avec un seul poumon, élu à un âge indiquant qu'il devrait déjà être évêque émérite ? Pour ne pas parler de Jean Paul II qui resta jusqu'au bout et exposa, sans crainte et sans honte, sa longue souffrance physique, témoignant de la souffrance spirituelle et morale de l'Eglise, le corps mystique du Christ, de cette souffrance invisible mais pas pour autant moins grave. Soumis à toutes les misères de la condition humaine, il s'est remis dans son extrême faiblesse au soutien de l'Esprit et à l'intercession de la Vierge, en disant

avec sourire que le Vatican était trop petit pour héberger deux papes. Le pape polonais avait la conviction ferme qu'on ne descend pas de la Croix. Pour celui qui suit le Christ, la croix n'est pas une question de libre choix, mais une épreuve non volontaire, acceptée et vécue jusqu'au bout. Jean-Paul II était le vicaire de Dieu en tant qu'homme de douleurs. Son apothéose était dans son impuissance. Après la démission de Benoît XVI, la question inévitable sera si l'âge et la santé deviendront des conditions pour gouverner l'Eglise Catholique. Le Pape allemand a renoncé au martyre visible et, de cette manière, il n'a pas simplement abandonné une certaine tradition du dolorisme catholique, mais il a mis en question la certitude que l'Esprit guide et soutient le corps et le psychisme humains dans leur fragilité et leur faiblesse.

Montaigne écrit que « la plus belle des actions de l'Empereur Charles cinquième fut celle-là, à l'imitation d'aucuns anciens de son calibre, d'avoir su reconnaître que la raison nous commande assez de nous dépouiller, quand nos robes nous chargent et empêchent, et de nous coucher quand les jambes nous faillent ». Il résigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lors qu'il sentit défaillir en soi la fermeté et la force pour conduire les affaires, avec la gloire qu'il y avait acquise » (Montaigne 1965, 84) pour retrouver la liberté dernière et suprême dans la joie spirituelle de la vie solitaire.

Sans doute, l'âge et l'affaiblissement, ainsi que le fardeau écrasant du pouvoir ont influencé la décision du pape, mais je trouve que les explications purement rationnelles d'un tel acte exceptionnel sont banales et philistines. On peut dire, comme Shakespeare l'a dit, que la capacité « d'être et de ne pas être, de faire et de ne pas faire » est celle qui nous fait hommes. Notre drame actuel ne réside pas dans le fait que « nous n'avons jamais été modernes » (Latour 1991) et que nous n'avons pas pleine conscience de nos capacités, mais dans celui que nous ne nous rendons pas compte de nos incapacités. Avons-nous entendu l'*Ephata* qu'a soupiré avec sa voix menue Benoist ? Le rôle du pape ne convenait pas apparemment à Joseph Ratzinger. D'où une certaine impression de malaise, d'hésitation, voire de mélancolie qui n'est pas favorable à celui qui exerce le pouvoir. Encore plus grave est la question de savoir si le grand refus

n'était pas le résultat d'un ennui, d'un dégoût de la *facies hypocritica* du pouvoir que Benoît a sans doute vu.

Non, il ne s'agit pas d'*acédie*. Il faut vraiment une très grande force de l'esprit pour descendre du sommet mondial du pouvoir et de la gloire et c'est sans doute pour cela que son cas est unique. Nous pouvons imaginer facilement ce pape méditer sur les paroles du Christ disant que son pouvoir n'est pas de ce monde, lire, « à plusieurs reprises », dans *l'Imitation du Christ*, que le renoncement au poste supérieur est la forme suprême de la négation chrétienne du soi, aspirant depuis longtemps à libérer son âme et son corps de la prison du pouvoir pour sombrer dans le silence profond de la cellule monacale.

Juridiquement, la question de la renonciation du pape au pouvoir est réglée par le droit canonique : « S'il arrive que le Pontife Romain renonce à sa charge, il est requis pour la validité que la renonciation soit faite librement et qu'elle soit dûment manifestée, mais non pas qu'elle soit acceptée par qui que ce soit » (*Code de Droit Canonique*, can. 332, § 2). Benoît XVI a démissionné conformément à ce canon qui demande uniquement que la décision soit prise librement et déclarée publiquement, sans être approuvée ou sanctionnée par une autre instance. Il n'y a pas d'*impeachment* possible contre le pape. Son mandat n'émane d'aucune instance humaine de ce monde ; il lui est conféré *ad personam* par le Christ lui-même. Le pouvoir pontifical ne provient pas d'en bas, mais d'en haut, et c'est pourquoi il est indépendant de tout autre pouvoir et juridiction mondains. Il n'y a pas dans ce monde d'autorité supérieure ou égale devant laquelle le pape devrait répondre. Comme, pour les catholiques, ce pouvoir souverain est instauré *de jure divino*, il contient en soi la possibilité de renoncer librement au pouvoir. Seul celui qui possède pleinement le pouvoir puisse y renoncer librement. Pour cette raison le Droit Canonique prévoit la possibilité de renonciation volontaire, en laissant la liberté de décision au vicaire du Christ, et c'est notamment cette liberté qu'a réclamé Benoît XVI pour descendre du siège de Saint Pierre. Donc juridiquement, il a exercé son droit légitime.

En même temps il est évident que cette démission inattendue, quoi que tout à fait canonique, pose de graves

problèmes à la doctrine catholique, particulièrement en ce qui concerne la place, les fonctions et le rôle du Pontife romain. Avec son « grand refus » le premier pape du troisième millénaire a problématisé la nature de l'autorité pontificale et les conditions de son exercice. L'Église catholique n'aurait sans doute pas pu résister à la pression et à l'usure du temps, et persister dans l'histoire, sans les règles et les procédures de son système juridique dans lequel réside, comme le remarque à juste titre Carl Schmitt, la créativité rationnelle et l'humanisme du catholicisme (Schmitt 1996, 14). Du droit canonique procède aussi le penchant du catholicisme de résoudre des problèmes proprement théologiques et spirituels de manière purement procédurale, avec une mentalité juridique.

Donc, du pont de vue du droit canonique qui transforme le « charisme personnel » en « charisme de fonction » (Weber 2013, 463-486), cette démission ne menace pas l'ordre juridique et sacramental de la hiérarchie ecclésiastique dont l'institution papale est le sommet. Il est vrai que la logique de l'institution et la logique de la sainteté sont bien différentes et que le saint est encore moins capable d'exercer le pouvoir que le philosophe. Or, le problème que pose cette démission est essentiellement théologique et, par conséquent ne peut pas être résolu de manière purement juridique. L'homme en blanc est le symbole de toute l'Église ; il représente de manière visible le corps mystique du Christ, à savoir la communauté des croyants, et en tant qu'image vivante du Christ il exprime l'unité de ses deux natures : humaine et divine. En tant que vicaire il reçoit son autorité immédiatement de Christ avec lequel il a un lien personnel dont on ne peut se délier qu'à la mort. Ce lien personnel entre le vicaire et son Seigneur crucifié est la seule source du pouvoir que le pape exerce sur l'Église.

Le pape ne rejette pas, bien sûr, sa nature humaine, mais la transcende, et ceci non pas simplement par le changement de son nom, mais en vertu de la dissolution de toute sa personne dans la splendeur blanche de sa mission sacrée. C'est lui le Saint Père, c'est lui qui possède toute la force sacramentale. Cette autorité du pape exige aussi l'exercice du pouvoir pour garantir et conserver « le trésor de la foi » et de la tradition. Bref, le successeur de Pierre doit rester à sa place

comme la pierre angulaire de l'Église, comme le *κατέχων*, « la force qui retient » le chaos dans ce monde.

Les Actes apocryphes de Pierre racontent que pendant les persécutions de Néron l'apôtre Pierre quitta Rome pour rentrer à Jérusalem, mais en sortant de la ville, il aurait rencontré Jésus qui allait dans la direction opposée vers Rome: « *Quo vadis, Domine?* » « Où vas-tu Seigneur ? » demanda Pierre. Jésus répondit : « Je vais mourir à ta place, Simon » (cf. Bovon et Geoltrain 1997, 35)¹ en s'adressant à l'homme Simon et à sa faiblesse, et non pas à Pierre, cette pierre qui devrait rester à sa place et dont il était prêt à réassumer le fardeau.

Pour l'Église catholique, l'évêque de Rome n'est pas l'héritier de l'homme Simon, mais le successeur de la mission apostolique de Pierre, de celui qui n'est pas simplement lui-même, mais qui a été choisi pour devenir la pierre sur laquelle il faut édifier l'Église. Autrement dit, la gouvernance de l'Église ne se fonde pas sur le caractère et les capacités personnelles de celui qui occupe le siège de Saint Pierre (au cours des deux mille ans toute sorte d'hommes, peu de saints et quelques infâmes ont tenu ce siège), mais sur le charisme de son ministère. La démission de Benoît XVI met en question non les règles et la manière dont le Souverain Pontife exerce son pouvoir, mais le principe même sur lequel se fonde son autorité en tant qu'unique et indivisible. Peut-être il faudrait repenser ce principe aussi, car Pierre à Rome n'est pas seul, mais avec Paul, et en général nous pensons les apôtres ensemble. Bref, la présence de deux papes au Vatican ne met pas fin à l'institution papale comme telle, mais problématise son modèle du pouvoir sacré.

Ce pouvoir ne devient-il pas relatif, en cessant d'être absolu, dès que l'on pose les aptitudes physiques et psychiques comme condition de son exercice adéquat ? La décision de Benoît XVI n'est-elle pas une invitation implicite pour tous ses successeurs de démissionner eux aussi, arrivés à un certain âge ? Mais que devient alors ce lien personnel du successeur de Pierre avec le Christ qui, selon les paroles de l'Évangile, est plus fort que l'âge et la maladie, et dont on ne se délie qu'à la mort ?

La papauté, dans son histoire millénaire, a montré de manière tout à fait convaincante que la politique n'est pas l'art d'imposer les meilleures solutions, mais l'art d'en prévenir les pires. En plus, sachant que l'ordre est une chose fragile, la règle d'or des Evêques romains était de faire lentement des changements minimaux. Le pontificat de Benoît XVI s'est caractérisé par un effort de purification et de redressement de la vie ecclésiale. Il s'est opposé résolument à la tradition séculaire de cacher les scandales dans la Curie pour ne pas tacher l'image de l'Eglise. Les réactions n'étaient pas inattendues. Pour chaque Souverain il y a une Cour, et la vie de cour est remplie d'intrigues et de trahisons. C'est pourquoi le choix de bons et fidèles collaborateurs est un art politique extrêmement important. Joseph Ratzinger de toute évidence ne le maîtrisait pas, mais il savait bien avec qui il avait affaire. Aussi, dans son homélie inaugurale du 25 avril 2005, ne s'est-il pas adressé aux fidèles avec la demande de prier pour lui « afin que je ne me dérobe pas, par peur, devant les *loups* » (Benoît XVI 2005), visant ainsi les pharisiens et les vendeurs du Temple parmi les serviteurs du Christ ? Durant les derniers mois de son pontificat il était visiblement dégoûté par les scandales et les abus. Les *Vatileaks* lui ont donné le coup de grâce. Ainsi, il a déposé la fêrule papale à la veille du Carême. Son dernier geste, le mercredi des cendres, a été de tracer une croix de cendres aux fronts des cardinaux.

Beaucoup de commentateurs se sont demandés si la démission n'était pas l'aveu que les loups l'ont en fin de compte rattrapé ? Face à ceux qui dans le gouvernement de l'Eglise, se soucient surtout, comme la plupart des gouvernants dans le monde, de la puissance et de la richesse, le pape Benoît XVI, cet homme si humble et délicat, a eu le courage de la libre parole (la *parrhesia*) des anciens et des vrais chrétiens. Dire la vérité n'est jamais un acte anodin : celui qui la dit met son statut, son existence même en péril. C'est pour cela qu'elle demande du courage, qui est la vertu politique par excellence, selon Foucault.

La clef de son acte est, peut-être, donnée par la parabole du clown et du village en feu de Kierkegaard, qui ouvre l'admirable *Introduction au christianisme* (Ratzinger 2005).

Bon nombre dans la Curie, comme les villageois de la parabole, ne se souciaient point de l'incendie qui ravageait l'Eglise. Et quand le pape disait sous le baldaquin doré de Bernin que « la chose est très sérieuse, qu'il y a vraiment un incendie » qui menace de réduire aux cendres tout l'édifice, ils accueillait ses paroles alarmantes avec des applaudissements enthousiastes. On peut supposer que lorsque Benoît n'avait plus de voix pour crier, lorsqu'il a pris conscience qu'il était *de facto* privé de tout pouvoir de gouverner et qu'il ne lui restait que celui de ne pas gouverner, il a décidé de descendre de la scène pour réveiller la conscience de ceux qui en ont encore et de donner au nouveau pape le pouvoir de redresser l'Eglise. Mais même si la « pulsion secrète » de la puissance de l'impuissance de Benoît XVI était de stimuler l'élection d'un nouveau pape courageux et actif (et il a vu juste), il ne pouvait pas ne pas se rendre compte que sa démission allait mettre en question l'« être-pape » du Pontife romain. Il ne s'agit pas, bien sûr, de mettre en question la primauté du successeur de Pierre, mais de définir d'une manière différente, et probablement meilleure, son origine, sa fin, les conditions de son exercice.

Ich kann nicht anders. « Je ne peux pas autrement ». L'une des coïncidences significatives dans l'histoire est que Ratzinger était élu comme pape le 19 avril, le même jour qu'en 1521 Martin Luther prononça ces célèbres paroles. La conviction la plus ferme de Luther, posée comme fondement de la Réforme, est que l'autorité qui dirige nos actions n'est pas une instance extérieure, ne serait-elle celle de l'Eglise, mais le for intérieur, la propre conscience. La spiritualité catholique rejette en principe l'ethos de la conviction intérieure comme critère suprême de la conduite. Pour faire le choix juste, après avoir évalué tous les arguments *pro et contra*, Loyola conseille de ne pas faire des changements en temps de détresse, mais d'être ferme dans les intentions et les décisions qui se sont présentées en temps de consolation. A l'éthique protestante de la conviction, pour reprendre la fameuse distinction de Weber, qui agit selon l'appel de la conscience, le catholicisme répond avec l'éthique de la responsabilité qui agit, en pensant surtout aux conséquences. Pour la doctrine catholique, la conscience n'est pas la source originaire de la vérité et du bien : elle est

donnée à l'homme pour les reconnaître, pour qu'il puisse découvrir en soi cette loi qu'il ne se donne pas lui-même et à laquelle il doit se soumettre.

L'Église catholique cherche à donner forme à la finitude et à la confusion de l'expérience humaine, en les orientant normativement. Sa force n'est pas dans la vérité intime de l'individu, mais dans l'institution qui crée l'ordre et le sens du monde, et qui, par l'autorité de son Souverain Pontife, dresse le pont entre le ciel et la terre, le bien et le pouvoir. Cette autorité est transcendante. L'efficacité des décisions et des actions du pape ne provienne pas de ses forces humaines, toujours faibles et défaillantes, mais de la Grâce divine dont, croient les catholiques, Jésus a fait le don à Pierre et à ses successeurs.

Benoît XVI le sait mieux que quiconque. Il ne s'agit donc pas purement et simplement d'un homme fatigué et épuisé qui se débarrasse du fardeau du pouvoir devenu insupportable, mais d'un pape qui a relevé les défis de l'histoire et de la foi, en se référant à sa propre conscience. Or, par son geste ne met-il pas sur un pied d'égalité, l'« humain, trop humain », sinon plus élevé, de l'ecclésiastique ? Ne met-il pas ainsi en question la sacralité de l'institution papale, toute l'économie du sacré et du profane dans le catholicisme ? C'est la conscience (*Gewissen*) qui en a décidé. C'est elle qui lui a demandé de montrer que la foi seule ne suffit pas pour assumer le poids du pontificat et qu'il est surtout important de ne pas se tromper soi-même pour ne pas tromper les autres.

Benoît XVI critiquait de manière constante et implacable la dérive individualiste de la culture contemporaine où il voyait la raison principale pour le fléau du relativisme, et démontrait que le subjectivisme est la garantie illusoire que l'homme s'est inventée quand il a cessé de croire en Dieu, que le malaise de la civilisation est dû à cette dérive de l'âme occidentale qui a mis de manière orgueilleuse, mais naïve, le *cogito* devant l'être. Mais lui aussi, il a finalement donné raison à sa propre expérience ; il a laissé sa raison et sa conscience exercer leur fonction critique, en acceptant leur décision, bien qu'elle lui demandât de rompre avec la tradition et la doxa.

Dans le chapitre « Hors service » de *Ainsi parlait Zarathoustra*, Nietzsche (2006, 283 sq.) fait le récit de la

rencontre de son *alter ego* avec le dernier pape (qui, par ailleurs, d'après la fameuse prophétie médiévale de Malachie devrait être le 265 pontife et c'était exactement le cas de Benoît XVI) pour lequel la sincérité est la vertu suprême. Après avoir appris la nouvelle de la mort de Dieu, il a renoncé par piété morale au service de son vicaire. Ainsi, la vérité de sa propre conscience a pris le dessus, tandis que pour la vérité orthodoxe la nouvelle de la mort de Dieu est simplement un mensonge diffusé par le mentant, sachant très bien qu'il mente, par l'Antéchrist. Saint Paul enseigne qu'afin que le monde ne soit pas détruit de ce mensonge, il a besoin d'un *κατέχων*, de « celui qui retient » le *fils de la perdition*, établissant ainsi le pont entre la foi eschatologique et l'existence historique. Pour le catholicisme, ce pont est construit par la force katéchonique du Pontife romain.

Le dernier pape, écrit Nietzsche, est borgne. Il ne vise pas le défaut physique. Selon la *Theologia germanica* (1497) l'âme possède des yeux qui regardent dans des directions différentes : « l'un est la faculté ou la puissance de voir dans l'éternité et l'autre, celle de voir dans le temps et dans les créatures » (Poiret 2000, 39). Les deux yeux ne peuvent pas voir simultanément et quand l'un est ouvert, l'autre se ferme : soit l'âme contemple les choses célestes, soit elle se tourne vers les choses terrestres. Dieu, croient les catholiques, a mis comme son vicaire le Pontife romain, afin qu'il dresse le pont entre les contraires : religion et politique, autorité et pouvoir, esprit et ordre. La modernité déchire cette *complexio oppositorum* (voir Schmitt 1996, 7-14, 23, 38), en séparant l'État et l'Église, la sphère publique et la sphère privée, la raison et la foi, les sentiments individuels et les institutions sociales.

Ayant conservé sa piété morale, le dernier pape de Nietzsche ferme fatigué son œil pour ce monde qui change si rapidement et qui n'offre ni la raison, ni la direction pour mener la barque de Saint Pierre, car avec l'autre œil il ne voit que le *néant*. C'est cette contemplation du néant qui emmène le penseur de Zarathoustra vers l'espoir dans « le retour éternel du même », c'est-à-dire vers le désespoir et la folie. Or, pour Maître Eckhart elle est, au contraire, l'entrée dans la

connaissance de Dieu. On peut imaginer que, désormais, les yeux du pape émérite ne voient que le ciel.

NOTES

¹ « Mais comme il franchissait la porte de la Ville, il vit le Seigneur entrer dans Rome. Et le voyant, il lui dit „Seigneur, où va tu ainsi ?” Et le Seigneur lui dit : “J’entre dans Rome pour y être crucifié”. Et Pierre lui dit : „Seigneur, seras-tu de nouveau crucifié ?” Il lui dit „Oui, Pierre, je serais de nouveau crucifié”. Et Pierre rentra en lui-même en voyant le Seigneur remonter au ciel; il retourna à Rome, se réjouissant et glorifiant le Seigneur de ce qu’il avait dit: „Je serais de nouveau crucifié”; ce qui devait arriver à Pierre ». (Bovon et Geoltrain 1997, 35).

REFERENCES

- Benedictus PP XVI. 2013. « Declaratio ». 11 février 2013.
http://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/speeches/2013/february/documents/hf_ben-xvi_spe_20130211_declaratio.html
- Benoit XVI. « Messe inaugurale du Pontificat du Pape Benoit XVI ». Homélie de sa Sainteté Benoît XVI, 24 avril 2005.
https://w2.vatican.va/content/benedict-xvi/fr/homilies/2005/documents/hf_ben-xvi_hom_20050424_inizio-pontificato.html
- Bovon, François et Pierre Geoltrain (éds.). 1997. *Ecrits apocryphes chrétiens*. Tome 1. Saint Herblain: Gallimard (Bibliothèque de la Pleïade).
- Code de Droit Canonique*. Libreria Editrice Vaticana.
http://www.vatican.va/archive/FRA0037/_P14.HTM
- Latour, Bruno. 1991. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris: La Découverte.
- MacIntyre, Alasdair. 1984. *After Virtue: A Study in Moral Theory*. Notre Dame (Indiana): University of Notre Dame Press.
- Montaigne, Michel de. 1965. *Essais*. Livre second. Édition présentée, établie et annotée par Pierre Michel. Préface d'Albert Thibaudet. Paris: Gallimard.
- Nietzsche, Friedrich. 2006. *Ainsi parlait Zarathoustra*. Traduction de Georges-Arthur Goldschmidt. Paris: Max Milo.

Poiret, Pierre (trad.). 2000. *Théologie germanique*. [Par un Anonyme, 1497]. Grenoble: Jérôme Millon.

Ratzinger, Joseph. 2005. *La foi chrétienne hier et aujourd'hui*. Traduit de l'allemand par E. Ginder et P. Schouver. Paris: Les Editions du Cerf.

Schmitt, Carl. 1996. *Roman Catholicism and Political Form*. Translated and annotated by G. L. Ulmen. Westport and London: Greenwood Press.

Voltaire. 1880 (1745). *Correspondance IV: Années 1741-1749*. Tome 36 des *Œuvres complètes* de Voltaire. Paris: Garnier.

Voltaire. 1762. « Lettre de Monsieur Voltaire au Pape Benoit XIV et Réponse du souverain Pontife Benoit XIV à M. de Voltaire ». Dans *Le théâtre de M. de Voltaire*. Nouvelle édition. Tome Second. Amsterdam: Francois-Canut Richoff.
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k72384k/f4.item>.

Weber, Max. 2013. « La transformation du charisme et le charisme de fonction ». *Revue française de science politique* 63(3): 463-486.

Vladimir Gradev est professeur de Théorie de la religion à la Faculté de Philosophie de l'Université de Sofia et ex-ambassadeur de Bulgarie près du Saint-Siège. Il est l'auteur de plusieurs livres (en bulgare) : *Les forces du sujet. Essai sur la philosophie de Foucault* (1998), *La route interrompue* (2000), *Entre le mystère absolu et le néant* (2007), *Ceci n'est pas une religion* (2013), *Sorties* (2015). Il a traduit en bulgare des œuvres de Foucault, Deleuze, Derrida, Leopardi, Pascal, Simone Weil, Bossuet, Thomas Browne. Ses domaines de compétence sont la philosophie de la religion, la philosophie politique, la philosophie de l'art et histoire des idées.

Address:

Vladimir Gradev
Faculté de Philosophie
Université de Sofia
15, Tzar Osvoboditel
1504 Sofia, Bulgarie
Email: vladimirgradev@yahoo.it